l'audiolivre

La résistance au nihilisme 1 et 2
✶✶✶
MICHEL ONFRAY
Frémeaux & Associés
Coffrets 12 et 13 CD, 79,99 € chacun

Michel Onfray poursuit et clôture, dans ces numéros 25 et 26, sa gigantesque Contre-histoire de la philosophie, qui est l'épopée de la pensée occidentale. Il s'agit de conférences données à l'Université populaire de Caen et diffusés ensuite sur France Culture. On y retrouve l'Onfray pédagogue et iconoclaste à la fois qui embrasse nos années, depuis la dialectique de Mai 68 jusqu'aux Misrahi et Dufrenne qui dépassent le nihilisme et viennent replacer le bonheur au centre de la quête philosophique. Une formidable entreprise.

les brèves

roman
Le congrès de littérature ✶✶
CÉSAR AIRA
César, le narrateur, s'est rendu au congrès pour prendre, chez Carlos Fuentes, une cellule vivante. Il la clonera et deviendra le maître du monde, pas moins. Mais la littérature spéculative, même partant d'un programme précis, peut connaître des errements. Dans lesquels le fonctionnement du récit se révèle et se trouble simultanément. Un brillant exercice à traductions multiples, toutes en filigrane du récit. P.My
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Marta Martínez Valls, Bourgois, 108 p., 14 €, ebook 10,99 €

essai
Une traversée de Paris ✶✶
ÉRIC HAZAN
Traverser Paris, Gabin et Bourvil l'ont fait. Voici une autre proposition, d'Ivry à Saint-Denis. Pédestre, elle aussi, les yeux ouverts sur des aberrations architecturales et de rares beautés. Prudente dans des traversées de carrefours dangereux. Et, surtout, plongée dans les souvenirs. Nostalgiques quand il s'agit d'événements vécus, vigoureusement militants quand les combats du passé surgissent des lieux où, souvent, ils n'ont guère laissé de traces. P.My
Seuil, 208 p., 18 €, ebook 12,99 €

roman
La quiche fatale ✶✶
M.C. BEATON
Agatha Raisin est une nouvelle enquêtrice britannique. Avec son prénom en forme d'hommage, on devine, pour l'essentiel, l'atmosphère et la méthode. En outre, Agatha, retirée à la campagne après une belle carrière londonienne, voudrait être reconnue dans son nouveau milieu. Pas si simple : de vieux secrets pourrissent les relations, et la quiche est douteuse. P.My
Tr. de l'anglais par E. Ménévis, Albin Michel, 319 p., 14 €, ebook 9,99 €

nouvelles
Des forces étranges ✶✶
LEOPOLDO LUGONES
A partir de 1924, la trajectoire de Leopoldo Lugones s'infléchit et prépare, peut-être involontairement, la dictature militaire en Argentine. Il a fallu la lucidité de Borges pour rappeler qu'il avait, auparavant, écrit des textes novateurs. En voici quelques-uns, nouvelles datant des années 1898 à 1906 tirées du côté fantastique. P.My
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Sam. Monsalve, Allia, 128 p., 7,50 €

L'été des classiques (3) Marcel Proust

Marcel Proust comble les biographes et les chercheurs. Jérôme Picon s'en réjouit dans un fort volume qui ne fait pas double emploi avec les dizaines de milliers de pages déjà consacrées à l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*. En effet, l'édition même de ce texte a été bouleversée, il y a une trentaine d'années, alors qu'on pensait tout savoir, par la découverte d'une version probablement ultime d'*Albertine disparue*.

Sans aller jusqu'à des remises en question du même ordre, les découvertes ne cessent d'apporter des corrections fines au massif gigantesque constitué par les écrits divers : « *Depuis un demi-siècle, il ne se passe pas d'année qu'on ne découvre, dans l'oubli ou le secret des collections publiques et privées, dans des bibliothèques ou des archives de police, dans le commerce des autographes, des témoignages, des manuscrits inédits, des correspondances qu'on avait ignorées ou qui restaient inaccessibles.* » Parmi de récentes « heureuses fortunes », la mise au jour des premières épreuves corrigées du début de *Du côté de chez Swann* ou un carnet de notes des années 1909 à 1913, surgi dans une vente aux enchères en 2013.

Les spécialistes se régalent. Les amateurs en tirent eux aussi profit puisque *Marcel Proust, une vie à s'écrire*, l'ouvrage de Jérôme Picon, fournit l'occasion de nouvelles hypothèses où l'homme se dévoile un peu sous l'écrivain, et même à travers son œuvre. George D. Painter l'avait déjà envisagé dans une biographie qui avait ouvert des voies nouvelles et reste, malgré les coups de projecteur ultérieurs, une référence. Laissant cependant une place pour un parcours à travers les mots, en particulier ceux de l'abondante correspondance. C'est l'entreprise de Jérôme Picon, et le résultat est fascinant.

Marcel Proust en juillet 1896. © OTTO WEGENER.

biographie
Marcel Proust, une vie à s'écrire
✶✶✶
JÉRÔME PICON
Flammarion
654 p., 26 €
ebook 19,99 €

document
Sentiments filiaux d'un parricide, suivi d'Une tragédie intemporelle, de Gérard Berréby ✶✶
MARCEL PROUST
Allia, 75 p., 3,10 €, ebook, 1,99 €

« Sentiments filiaux d'un parricide »

Par ailleurs, des fragments peu familiers du grand public, même s'ils ne sont pas inédits, font l'objet de rééditions. Chaque fois, il se produit une remise en perspective, un petit choc de re-connaissance en même temps que d'élucidation. L'article *Sentiments filiaux d'un parricide*, donné au *Figaro* en février 1907 et reparu cette année, produit ces effets multiples.

L'affaire émeut la France : le 24 janvier 1907, Henri van Blarenberghe, 40 ans, fils de l'ancien président du conseil d'administration des Chemins de fer de l'Est, tue sa mère à coups de poignard puis se suicide. Le lendemain, les journaux consacrent une large place au drame et l'expliquent par le caractère instable d'Henri, victime de sévères accès de violence entre des périodes apaisées.

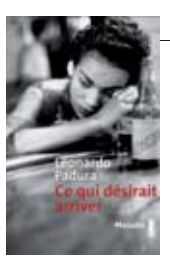
L'affaire émeut Marcel Proust à un degré supérieur : sa mère avait bien connu celle d'Henri van Blarenberghe et, quand celui-ci perdit son père en 1906, Proust lui avait écrit amicalement, suscitant une réponse qui ne l'était pas moins et avait grandi l'image du fils. Henri n'était pas seulement le mondain superficiel sous les traits duquel il apparaissait aux yeux du monde.

Quelques jours avant le drame, une autre lettre d'Henri était arrivée. Si l'on retourne alors au texte, pour retrouver les détails de la chronologie avec l'état d'esprit de Proust au début de 1907, on comprend pourquoi son interprétation de l'assassinat et du suicide diffère de la version la plus répandue. Elle en diffère tant que son article du *Figaro*, où le fait divers est hissé au niveau d'une tragédie universelle, est publié sans sa conclusion, jugée trop favorable au criminel. L'esthétisme de Proust, qui avait construit son texte sur une répétition, en fut blessé.

PIERRE MAURY

« Pour les Cubains, la vie est un boléro »

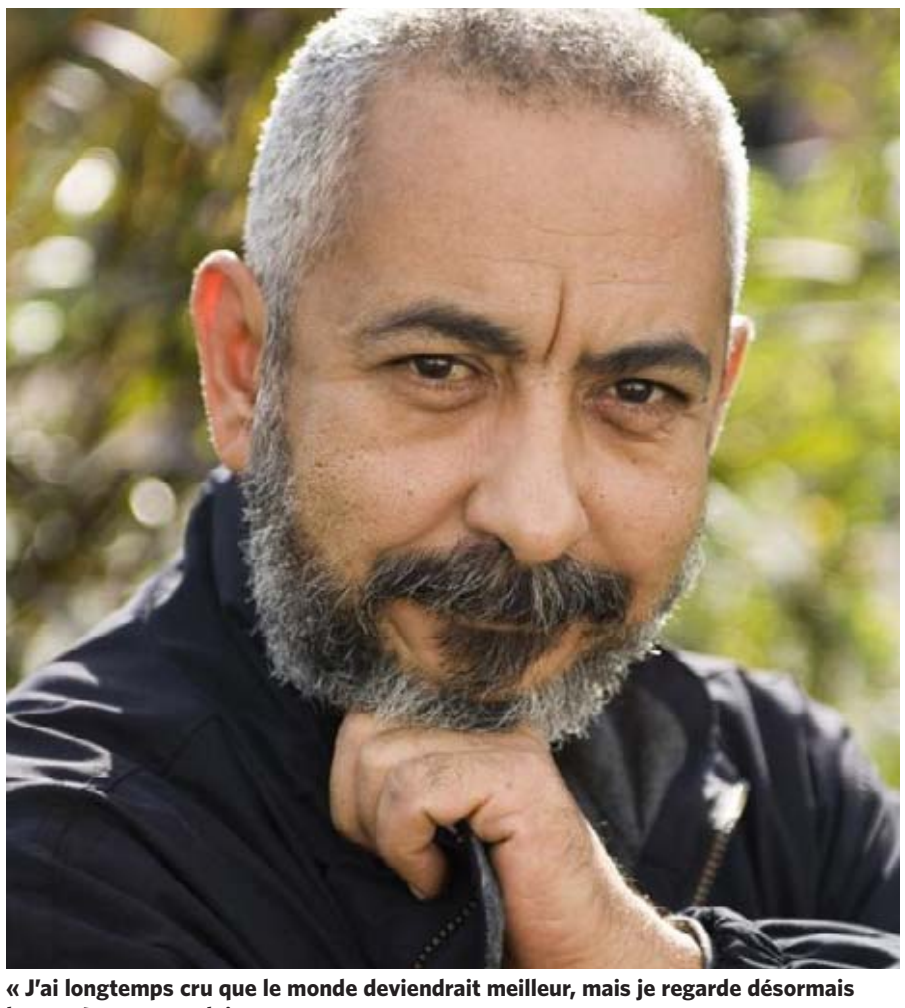
Dramatiquement belles, les nouvelles de Leonardo Padura portent l'empreinte de Cuba



nouvelles
Ce qui désirait arriver
✶✶✶
LEONARDO PADURA
Traduit de l'espagnol par Elena Zayas
Métailié
238 p., 18 €, ebook 12,99 €

ENTRETIEN

Leonardo Padura s'immisce souvent dans les pas des solitaires. Cet homme jovial et volubile jubile pourtant à l'idée de sonder ses pairs humains. Il irrigue ses intrigues d'une nostalgie pleine de vie comme pour célébrer l'esprit cubain. Fidèle à ses origines, il naît à La Havane, en 1955. Journaliste, essayiste, scénariste et romancier, il imagine un double de papier, l'enquêteur Mario Conde. Outre la version poche de la tétralogie, *Les Quatre Saisons*, plusieurs adaptations sont annoncées. *Ce qui désirait arriver* ravive plutôt les saisons du cœur. Tantôt il ressemble à une feuille morte broyée, tantôt il s'anime au rythme printanier. Le passé y est éclairé à l'aune des rendez-vous manqués. Chaque personnage dévisage ses parts inavouées… Même un amour effréné peut être freiné par le cours de l'histoire personnelle ou politique, surtout à Cuba, où les revers sont rois. Mais il y a aussi des rencontres inattendues avec soi, y compris au moment où l'on passe de vie à trépas. Poétiques et sensuelles, les nouvelles de Padura sont aussi brûlantes qu'une gorgée de rhum.



« J'ai longtemps cru que le monde deviendrait meilleur, mais je regarde désormais le passé avec nostalgie. » © PHILIPPE MATSAS.

Vous mettez en exergue Eliseo Diego : « Il est de bon goût de se taire comme la pierre. » Ecrire, est-ce aller à l'encontre du silence ?
Le monde contemporain est envahi d'informations et de voix. Ma littérature vise, au contraire, à parler de choses passées sous silence. J'aime écrire sur les conflits intérieurs, qu'ils soient sociaux ou humains. Mes histoires sont très cubaines, mais elles possèdent une touche universelle : la solitude, la peur, la frustration et l'amour.

En quoi Cuba incarne-t-elle une muse inépuisable ?
Je suis indéniablement un écrivain cubain, puisque j'appartiens à ma culture, ma langue ou ma ville. Telle est la substance de ma littérature. Toutes mes histoires partent de Cuba et retournent à Cuba. Mon pays m'est essentiel, comme écrivain et comme être humain. J'ai récemment participé à une rencontre sur « L'Amérique latine, la fin d'une époque ? » Tantôt combatifs, tantôt pleins d'espoir, les autres auteurs ont dressé un portrait clair de leur terre natale. Moi, je suis resté avec un grand point d'interrogation. J'aimerais tant que Cuba adopte une dynamique forte et différente. Quand finira l'embargo américain ? Le futur me paraît fascinant, mais terriblement mystérieux…

Si « au commencement était la fascination », qu'est-ce qui vous fascine dans la vie ?
Tous les êtres humains sont un mystère, mais le plus grand d'entre eux reste la femme. Lucia est mon épouse et ma confidente depuis 40 ans, elle prétend cependant que je ne la connais pas. Elle a raison ! Les femmes m'intriguent d'un point de vue esthétique ou sensuel, mais aussi pour leur façon de percevoir l'existence. L'être humain se réalise dans sa rencontre avec l'autre. La société moderne a pourtant peur des sentiments, qui apparaissent comme une faiblesse. N'est-ce pas triste, voire irrationnel ? Notre situation individuelle, sociale et historique peut exercer un vrai poids sur nous. La plupart de ces histoires parlent de rêves ou d'amours brisés. La solitude est souvent au cœur de mes livres, je la trouve tragique. Surtout si l'on se réfère aux cultures caribéennes, où tout le monde vit ensemble.

Pourquoi comparez-vous l'amour à « un chaud boléro » ?
Parce que ce genre musical parle d'amour et de désamour. C'est la forme lyrique par excellence pour décrire les conflits amoureux. Elle incarne la colonne vertébrale de la culture cubaine. La vie est un boléro, elle symbolise le plus grand bien de l'humanité. Même dans les camps de concentration, on renonçait en dernier lieu à l'espoir de vie. Ici, Alborada veut voir la mer ou danser, avant d'être emportée par la mort. J'ignore si le paradis existe, mais la littérature permet de le créer en célébrant de petites choses du quotidien cubain.

Propos recueillis par KERENN ELKAÏM, à Paris